

# Le bon régent

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 3

PDF erstellt am: **14.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-217748>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

darmerie la protégé; c'est une charité infiniment plus importante et plus riche que celle d'autrefois, et pourtant... et pourtant, voisine, je me demande parfois si, pratiquant le bien avec tant d'éclat, nous ne lui enlevons pas un peu de sa valeur ? Si cet appareil dont nous revêtons nos bonnes intentions ne finit point par les travestir ? Avez-vous jamais calculé combien la recette serait plus fructueuse, et cela avec moins de peine, si chacun apportait simplement son obole à telle ou telle œuvre digne de son intérêt ? Avez-vous réfléchi à tout ce que vous-même, pourriez faire de bon et d'utile pendant tous les moments qui passent en vains discours durant l'organisation laborieuse de nos fêtes charitables ? Aider une mère de famille dans ses raccommodages, faire le ménage d'une malade, offrir une distraction à quelque solitaire, envoyer de discrètes provisions à qui manque de nécessaire... il n'est pas besoin pour cela de comité ni de bazar. Et vous le savez bien puisque vous-même, avant que m'apparaisse la mode du tam-tam et des marionnettes, faisiez volontiers ces humbles œuvres qui, tout compte fait, voisine, valent peut-être mieux que les autres !

L'Effeuilleuse.

Bonnes nouvelles. — Que fait votre frère le docteur ?

— Il dissèque et boit de même.

Le bon régent. — Je me souviens que quand je fréquentais l'école primaire de la petite ville dont j'ai gardé les gentils souvenirs que l'on connaît bien, M. G., régent de la classe des petits, ne manquait jamais, en commençant les leçons, de parcourir toute la classe de ses petits yeux gris, qu'il avait souvent mille peines à tenir ouverts, et de s'écrier : « Bon ! j'en vois de nouveau plusieurs qui ne sont pas là ! »



## LE VALLON DE L'ARNON

(Suite et fin.)

Si la chute du Fontanay n'était pas intermittente, elle serait connue comme les chutes de nos Alpes et surtout comme la belle cascade de Pissevache à laquelle elle ressemble par son ampleur, sa masse d'eau et sa force.

Grossi par le Fontanay, l'Arnon poursuit son cours. Il arrive à Vugelles, le petit village construit sur ses rives, au milieu d'une plaine agreste formée de terres d'alluvions. Le village est là, sous le grand ciel bleu où passent des nuages chassés par la bise. C'est dimanche. Devant les fenêtres fleuries de géraniums roses, des vieux sont assis sur les bancs de bois. Ils fument leur pipe, tout en se chauffant au bon soleil printanier. Dans la rue, des petites filles sautent à la corde tandis que sous le plafond bas de l'auberge, des paysans attablés s'échauffent parce que le prix du lait a baissé et parce que les pluies d'avril n'ont pas permis de rouler les blés et de semer les avoines.

Petit pays, dont les collines s'estompent et s'adouissent à l'horizon, dans la brume du soir. Pays rustique au charme singulier et subtil. Ce n'est plus le Jura sévère, mélancolique et monotone, le Jura aux âpres vallées closes devant le long hiver à cause de la neige qui s'y accumule et où l'on s'étonne de ne plus entendre, par les nuits glacées, les hurlements des loups. C'est un pays intermédiaire entre la montagne et la plaine. Il y a des bouquets de sapins sur les croupes voisines, mais toute la pente de la montagne est couverte de hêtres. Et dans la vallée, aux endroits bien abrités, on voit des cerisiers, des noyers et des tilleuls. Dans la bonne terre que l'Arnon a déposée en cet endroit retiré, il y a des carrés de seigle, de froment et de pommes de terre qui alternent avec les prairies où les pissenlits épanouissent

maintenant leurs fleurs jaunes pareilles à des petites épées réunies en faisceaux. Plus tard, il y aura, dans les plantages, des choux, des carottes et des haricots aux fleurs rouges ou blanches et, durant tout l'été, l'eau de la rivière répandra la fraîcheur et la fertilité dans toute la petite vallée.

Sur les places du village, il y a des fontaines abondantes qui remplissent les bassins d'une eau glacée et les maisons, gaies et proprettes, malgré leur aspect délabré, se serrent les unes près des autres comme si, de la montagne, leur venait une menace perpétuelle.

Maintenant la rivière longe la falaise; elle creuse son lit profondément dans la roche; elle glisse sur les galets et ses ondes passent précipitamment comme si elles avaient hâte d'arriver au but. Elle contourne la colline sur laquelle le village de Novalles dresse fièrement ses belles fermes et d'où l'on peut contempler ce petit vallon de l'Arnon, depuis les rochers de Covatannaz, là-bas vers le sud, jusqu'aux collines abruptes qui sont à nos pieds. Entre des murets aux pierres disjointes, voici les derniers vignobles. Petites vignes qui semblent périr de nostalgie, vous disparaissent, les unes après les autres, sous ce rude climat, pour faire place à des carrés de trèfle et de luzerne.

Plus loin, c'est un autre paysage qui apparaît. De nombreux villages émergent des prairies qui descendent en pente douce, jusqu'au lac de Neuchâtel. Et tandis que l'Arnon s'avance vers la plaine qui retentit jadis du fracas de la bataille et où l'on vit passer le Téméraire en fuite, les sombres tourelles du château de Grandson, émergent du jeune feuillage et dominent la petite ville glorieuse comme un émouvant rappel du passé.

Jean des Sapins.

## L'AMOUR AU TÉLÉPHONE

Drinn... drinn !...

— Voilà !

— On téléphone d'Yverdon. C'est vous, Fernand ?

— Ah ! c'est vous Félicie. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, et vous même ?

— Bien aussi, je vous remercie. Quand j'entends votre voix aimée, ça va toujours bien.

— Flatteur, va. Ah ! vous êtes bien toujours le même.

— Comment, le même ? Mais j'espère bien : toujours le même amoureux de la plus gracieuse, de la plus aimable des fiancées.

— Oh ! oh ! Fernand, comme vous y allez ! Fiancée... fiancée... je ne dis pas non, mais ce n'est pas encore fait.

— Non, c'est vrai, seulement... Etes-vous là, Félicie ?... C'est vous ?... Alo !... Alo ! (Drinn...)

— Voilà !

— C'est vous, Félicie ?

— Non, Monsieur, ce n'est pas Félicie, c'est la Centrale.

— Alors, Mademoiselle, on nous a coupé; c'est insupportable. Je téléphonais avec Yverdon.

— Veuillez attendre, Monsieur, je vais voir ce qu'il y a... Voilà Yverdon.

— A la bonne heure. C'est vous, Félicie ?

— Oui Fernand. On nous a coupé.

— Eh bien, oui, c'est agaçant. Où en étions-nous ?

— Aux fiançailles !

— Ah ! oui. Je vous disais justement que je suis d'une impatience. Vos parents, les miens, sont consentants, pourquoi tarder ? Félicie, je vous adore...

— Oui, Mademoiselle, comme la dernière saucisse que vous m'avez fournie. Nous l'avons goûtée; elle est excellente. Veuillez nous en envoyer douze boucles semblables, contre remboursement.

— Mais, Fernand... Fernand ! Etes-vous là ?...

— C'est moi, oui Madame, le frotteur. Je n'ai pu malheureusement aller chez vous hier; j'irai demain.

Drinn... drinn... drinn !...

— Voilà. Quel numéro ?

— Mais, Mademoiselle, ça ne peut plus aller. Je vais me plaindre à la Direction. Voilà deux fois qu'on nous coupe avec Yverdon. D'autres conversations se mêlent à la nôtre.

— Je vais rappeler Yverdon, Monsieur.

— S'il vous plaît, et veuillez veiller qu'on ne nous coupe plus. C'est très important; il y va de mon bonheur. Je paierai double taxe, s'il le faut.

— Voilà de nouveau Yverdon !

— Vous êtes là, ma chère Félicie ?

— Oui, oui, mais pas de chère Félicie, je vous prie. Que signifie cette mauvaise plaisanterie. Vous m'adorez comme une saucisse. Mais c'est insolent, c'est ignoble. Quand vous vous sentirez, Monsieur, en veine de paille plaisanterie, adressez-vous à quelqu'un d'autre et n'usez pas du téléphone.

— Mais, Félicie, que vous prend-il ? Ne comprenez-vous pas qu'il s'agit d'une simple transposition de conversation. C'est un charcutier que vous avez entendu; il recevait une commande de saucisses.

— Vous êtes sûr ?...

— Mais, sans doute, mon amour.

— Bien sûr ?...

— Absolument sûr. Oh ! voyez-vous, Félicie, ça ne peut plus aller, fiançons-nous au plus tôt. Vous verrez que ce téléphone nous jouera un mauvais tour.

— Ma foi, j'avoue que je ne suis pas encore remise de ma juste colère de tout à l'heure.

— Cependant, ma Félicité adorée, calmez-vous, puisqu'il ne s'agit que d'une simple confusion.

— Comment, vous appelez ça une « simple » confusion, quand on me traite de saucisse.

— Mais non, chérie, mais non. Il ne s'agit pas de vous. C'est une confusion de conversation. Voyons, dites-moi une bonne parole, je vous supplie. Nous ne voulons pas nous séparer sur cette mauvaise impression. Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas Félicie... Vous ne répondez pas ?... Dites-moi...

— Vous n'êtes, Monsieur, qu'un malotru et je ne veux plus rien avoir à faire avec vous.

— Mais Félicie, vous me désolerez, je suis au désespoir. Je ne sais ce qui va arriver.

— Il arrivera ce qui voudra, mais il ne s'agit pas de Félicie. Je ne connais pas Félicie, moi !

— Alors, qui êtes-vous ?

— Moi, mais M. Bougon. Et vous ?

— Moi, eh ! ben, Fernand Soupier.

— Alors, je ne vous connais pas, il y a une erreur.

— Sans doute, qu'il y a une erreur. Voici la troisième fois. Oh ! après tout, rave pour le téléphone. Ça ne vaut rien pour l'amour. Je vais de ce pas télégraphier à Félicie. Elle doit être enragée.

— Eh ! M'sieur... M'sieur..., vous devez trois conversations. Ça fait tant.

— Voilà ! Ah ! on m'y reprendra plus de faire l'amour au fil.

J. M.

## LÉGENDE D'ANNIVIERS

La légende suivante se rapporte à l'Alpe de Barneza au-dessus du village d'Ayer.

Il pleuvait beaucoup et faisait froid. Le berger de cette montagne, venait de rentrer ses moutons.

Tandis qu'il s'acheminait vers le chalet, il rencontra en route une jeune et élégante demoiselle, qui s'était égarée dans la montagne. La voyageuse demanda au jeune pâtre des renseignements sur le chemin qu'elle aurait dû suivre. Comme la nuit venait, il l'invita à dormir au chalet. Depuis l'arrivée de l'inconnue, le chien du berger n'avait cessé d'aboyer. Elle dit, en s'adressant au berger : « Il est méchant votre chien. » Le jeune homme répondit que pour l'ordinaire il n'était pas méchant. Enfin, tout alla bien jusqu'à l'heure où les bergers se reposent.

Cette heure étant venue, il aida la demoiselle à monter dans son lit... Il découvrit alors à celle-ci des pieds de diable. Il poussa d'énormes cris d'épouvante, et s'enfuit, de toute la force de ses jambes, du côté du village d'Ayer.

Le lendemain matin, de retour à l'Alpe, le berger vit avec angoisse : le chalet et son chien brûlés. Il comprit alors qu'il était la demoiselle de la veille. Cette dernière était le diable... Il a épuisé toute sa malice pour ravir la fortune du jeune adolescent.